

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 45.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 23 NOVEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

A travers les rues, par Napoléon Legendre.—Nos gravures : L'exposition de 1878 à Paris ; Le lac Saint-Jean ; Sans épouse, sans mère : Arrivée à Philadelphie des premiers morceaux de la statue colossale de la Liberté.—Législature provinciale.—Restez au Canada.—Mémorial nécrologique.—Nouvelles générales.—Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Lettre parisienne : Le papa et le parrain, par Th. B. de la Guierche.—Poésie : Novembre, par Edouard Huot.—M. Bibaud, l'un des vieux poètes, par C. Lépire.—Principes à suivre pendant la stabulation, par H. Audrain.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie : Les messagers de l'air, par M. J. A. Poisson.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincennes—Engène Dick (suite).—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras ; Exposition universelle à Paris ; L'entrée principale du palais industriel, sur le Champ-de-Mars ; Le lac Saint-Jean ; Sans épouse, sans mère : Philadelphie : Arrivée des premiers morceaux de la statue colossale de la Liberté qui doit être érigée dans le havre de New-York.

A TRAVERS LES RUES

Dans une ville un peu considérable, chaque rue a son cachet, son caractère distinctif.

Telle rue est affectée au commerce, et une résidence privée y paraît déplacée. Telle autre est destinée aux habitations bourgeoises, et la modeste épicerie qui se hasarde aux vitrines du coin ne s'y étale que timidement et semble s'apercevoir qu'elle fait tache.

Ici sont les demeures des gens du haut commerce ; plus loin, bien plus loin, les humbles maisons des ouvriers et du menu peuple. Entre ces deux extrêmes, il y a une espèce de quartier interlope qui participe des deux ; qui met ses gants pour visiter les uns, et va chez les autres en bras de chemise et sans cérémonie. Il allume un cigare s'il va vers l'est, et se contente d'une pipe en terre s'il descend vers l'ouest. Tout cela est tranché, marqué, étiqueté, en sorte qu'en voyant passer une personne, vous pouvez vous dire : elle habite telle rue ou tel quartier.

Dans chaque quartier, dans chaque rue, les habitudes sont distinctes. Ici stationne à la grille un riche équipage, avec ses bêtes de sang et ses panneaux armoriés. La livrée est sombre, mais d'un cachet de distinction ; les passants mêmes, en longeant le trottoir, prennent une allure plus digne.

Dans la rue voisine, la voiture est plus brillante, mais légèrement peinturlurée ; les chevaux sont de couleur plus voyante, et les argentures des harnais sautent un peu trop aux yeux. La livrée a plus d'éclat, et cependant le cocher semble moins loin de ses maîtres.

Faites quelques centaines de pas, ce n'est déjà plus l'équipage particulier, c'est une voiture de place qui, plus on avance, va toujours s'amointrissant, pour finir par la modeste calèche.

Enfin, plus loin encore, les voitures ont disparu ; les portes sont ouvertes et les habitants fraternisent avec la rue. Le dimanche pendant la journée, ou le soir, les jours de semaine, on va jusqu'à mettre des chaises ou des bancs sur le trottoir. Les hommes et les femmes y prennent l'air sans cérémonie, les unes caquetant, les autres fumant. On y entend de sonores éclats de voix et ce franc rire qui se moque du qu'en-dira-t-on. Les passants s'arrêtent et causent par-ci-par-là ; les enfants jouent aux billes, pendant que les chiens, enthousiasmés par cet air de bonne liberté, s'amuse à se poursuivre entre les jambes de la foule joyeuse et indulgente. Ces rues-là sont de bonnes rues, et, en y passant, on se sent le cœur léger.

Certaines rues, en revanche, sentent le rixe, le vol et la débauche. On n'y passa qu'avec une sensation de crainte et de dégoût. Les porches restent sombres et paraissent pleins de guet-à-pens. Les volets ferrés, les portes écornées dans leur énorme épaisseur indiquent l'humeur tapageuse de la localité. Des gens apostés sur les trottoirs vous regardent sous le nez et pratiquent entre eux un système de signaux télégraphiques qui ne laissent pas de vous inquiéter. Vous ne savez pas d'où peut venir l'attaque, et la prudence vous engage à prendre le milieu de la rue. Vous marchez en pleine boue, mais, du moins, vous n'avez pas à redouter un coup de garçette parti du coin le plus obscur du porche voisin. La police fréquente peu ces lieux sinistres, et vous êtes sûr de vous faire assommer et voler avant qu'on vienne à votre secours. Il y a bien, de distance en distance, quelques rares logements habités par d'honnêtes ouvriers ; mais ces gens, que la nécessité seule a contraints de rester dans un pareil voisinage, se tiennent bien enfermés, et ne se mêlent pas aux rixes et aux brigandages de la rue. S'ils essayaient jamais de prêter main-forte aux victimes, le lendemain, on les forcerait de déguerpir.

Malheur à vous si vous êtes obligé de passer, après dix heures du soir, par ces rues dangereuses, surtout pendant les nuits brumeuses ou obscures. Chaque pas que vous faites recèle un danger. Le péril est partout, sur votre tête, à vos côtés, devant et derrière vous. A ce coin, un gamin vous siffle ou vous niche : prenez garde de répondre, car vous allez le voir se sauver en criant, et vous amener cinq ou six greddins qui, sous prétexte de venger l'innocence et la faiblesse, vont vous rouer de coups, après vous avoir lestement dévalisé. Sur ce trottoir, assez large pourtant, un passant aviné vous coudoie : s'ubissez-le sans rien dire ; autrement, cela vous mènera bien plus loin que vous ne pensez, et vous n'en sortirez que battu et détrossé.

On ne doit pas avoir peur, mais on doit être prudent ; car c'est surtout dans ces endroits que la prudence est mère de la sûreté ou, tout au moins, sa parente assez proche. Du reste, quand vous avez passé une fois dans ces coupe-gorge, il est rare que vous vous y aventuriez de nouveau, et vous préférez allonger votre route pour prendre un chemin plus civilisé.

A part ce que je viens de signaler, il y a encore ce caractère fictif que l'on attribue soi-même aux différents quartiers d'une ville. Ainsi, le quartier que vous habitez vous paraît toujours le meilleur et le plus agréable. Vous pouvez changer de logement chaque année, mais dès que vous êtes établi quelque part, il vous semble que les autres endroits sont pleins d'ennui, ou vous sont, tout au moins, fort indifférents. Après une course un peu longue, lorsque vous vous engagez dans votre rue, tout prend un air de connaissance qui n'est pas sans un certain charme. Vous connaissez chaque encoignure, chaque maison, chaque porte ; on dirait que l'atmosphère elle-même vous caresse avec plus d'intimité. Vous vous figurez que vous entrez sur votre domaine et que la matière inerte vous porte et vous regarde passer avec une sorte de plaisir. Vous êtes chez vous et vous vous sentez accueilli par votre logis avec le même bonheur que vous avez à le revoir. Ce sont les douces jouissances de la vie d'intérieur, ce sont les sympathiques

effluves du foyer domestique qui rayonnent, pour ainsi dire, à travers les murs et, comme la lumière du phare, viennent éclairer votre route avant même que vous ayez mis le pied sur le rivage désiré.

Voilà bien des idées en l'air, me direz-vous. Hélas ! je veux bien vous croire ; mais il y a, de nos jours, tant d'idées en bas, que je me console de ce qualificatif.

J'aime mieux être un peu léger que trop lourd.

NAPOLÉON LEGENDRE.

NOS GRAVURES

L'Exposition de 1878 à Paris.

Voici la description que donne l'illustration, de Paris, du palais industriel qui doit être érigé sur le Champ-de-Mars pour l'Exposition de 1878 :

Un premier coup d'œil jeté sur notre plan montre que le Palais du Champ-de-Mars est un rectangle long de 706 mètres sur 340, orienté du Nord au Midi. La façade du Sud, du côté de l'Ecole-Militaire, s'élève presque en bordure de l'avenue de la Mothe-Picquet, tandis que celle du Nord ou façade principale se dresse parallèlement à la Seine, à une distance de 225 mètres du quai. Les bas-côtés latéraux sont distants de 50 mètres de la lisière du Champ-de-Mars. Tandis que ces bas-côtés ne sont constitués que par des travées à vitrage avec grande marquise régnant sur leur étendue totale, on voit que la façade du Nord est plus luxueuse.

Elevée sur une longue terrasse, à laquelle on accède du parc par de larges degrés, elle se compose de trois pavillons reliés entre eux par deux galeries. Les pavillons extrêmes, que l'on aperçoit flanquer les quatre angles du palais, ont une hauteur de 44 mètres ; ils sont surmontés d'un dôme à pans coupés, de quatre grandes lunettes ou verrières, et cantonnés par quatre campaniles avec arcades à jour et couronnement semi-oriental.

Le pavillon central est à peu près de même dessin, sauf qu'il est moins élevé de 4 mètres et flanqué d'une large coupole qui s'étend à droite et à gauche de son dôme. A la base de l'arcature est ménagée une tribune d'où la vue pourra s'étendre sur le Trocadéro et une partie de la ville.

Les deux galeries que le dessinateur a représentées fuyant de l'Est à l'Ouest sont formées chacune de huit travées constituées par des plynones dont les intervalles sont en maçonnerie à la base, mais fermés à la partie supérieure par des verrières au dessin compliqué, dorées et colorées. Au pied de chaque plynone se dresse la statue allégorique d'une nation, dont l'écusson se retrouve au sommet de ce même plynone. Devant les deux galeries de jonction règne une marquise large et haute, en fer et vitrage, qui s'interrompt devant le pavillon central et s'appuie à droite et à gauche sur le portail saillant de chaque pavillon extrême.

La façade du Sud, nécessairement cachée derrière des lignes de toiture, est la répétition de celle du Nord, avec des pavillons d'angle seulement, et non le pavillon central remplacé par un avant-corps avec marquise protégeant la descente.

Le plan, comme la vue d'ensemble, nous montre que les portes s'ouvrent en grand nombre sous la tribune centrale, sur différents points des galeries et dans les portails des quatre pavillons angulaires ;

elles donnent toutes accès soit dans le grand vestibule du Nord, soit dans celui du Sud. D'autres entrées, très-nombreuses, ont été ménagées sur les bas-côtés du Palais.

Toute cette façade du Nord est construite en fer et fonte ; mais, comme le lecteur pourra facilement s'en convaincre, au moins pour le pavillon central de la façade, l'architecte a su avec une rare adresse éviter l'écueil dangereux, quand on emploie les métaux, de construire un bâtiment rappelant plutôt une halle et une usine qu'un palais. Proscrivant les formes convenues et rejetant la brique ou le plâtre comme matériaux de remplissage, il a adopté pour couvrir les parties murailles les plaques de faïence colorée : il ne craint pas de présenter au public une façade polychrome, dont les emblèmes et les écussons des différentes nations formeront l'un des principaux motifs de décoration. L'arcature du pavillon central donne une idée, sauf la couleur, de ce que produira l'arrangement de ces écussons.

Suivant la recommandation du commissaire général, l'auteur du Palais du Champ-de-Mars a voulu faire grand et riche. Il a compris que si l'Angleterre, l'Autriche et les Etats-Unis ont imprimé à leur Palais d'Exposition un caractère purement industriel, la France doit au caractère comme au génie de ses habitants de donner à ses bâtiments d'Exposition un cachet plus élégant, de se montrer artiste, même dans ses fêtes industrielles.

Le Lac Saint-Jean.—Le poste de Métabetchouan est l'endroit le plus pittoresque comme le plus gai qui se trouve sur le rivage sud du lac Saint-Jean. La rivière qui porte ce nom montagnais (qui veut dire : Vois-tu le rapide ?) débouche dans une baie magnifique, le meilleur havre de refuge du lac, où elle déverse ses eaux puisées aux sources qui alimentent les rivières Jacques-Cartier, Sainte-Anne, Batisseau et Bostonnais.

Ce poste de Métabetchouan a été établi, il y a deux cents ans passés, par les Français, pour la traite de la pelletterie. On se rappellera que les R.R. P.P. Jésuites ont été les premiers pionniers de la colonisation dans cette fertile vallée du lac Saint-Jean. On y voit encore les rejetons des premiers arbres fruitiers plantés sur les bords de la rivière Métabetchouan, par ces zélés missionnaires.

La Compagnie de la Baie-d'Hudson continue à cet endroit le fructueux trafic établi aux premiers jours de la colonie, et les produits qu'elle en exporte tous les ans font assez voir que cette branche du commerce est encore florissante.

C'est là que jusqu'à dernièrement, nos Montagnais se donnaient le rendez-vous annuel. Ces Indiens paisibles et inoffensifs vivent, comme faisaient leurs pères, et de chasse et de pêche, fréquentant en toute saison les grandes rivières qui alimentent le lac Saint-Jean.

Le poste de la Pointe-Bleue, situé à l'ouest du lac, a été rebâti depuis quelques années. On y voit encore des vestiges de l'ancien poste où M. Taché, seigneur de Kamouraska, fit la traite de la pelletterie pendant de longues années.

Le gouvernement canadien a réservé aux Montagnais, à l'extrémité de la Pointe-Bleue, près de 3000 acres de terre, dont une bonne partie est mise en culture par nos bons sauvages, sous la direction intel-